

REPOS

A. M. RAPHAËL TRUDEAU, EN RECONNAISSANCE

Sous le feuillage vert où déjà le serin
Verse des diamants comme en un riche écriin
Des mains de belles filles,
Après avoir redit tous leurs chants les plus beaux,
Le rossignol aimé, les au res passereaux
Se reposent, tranquilles.

Aux troncs des arbrisseaux, aux branches des buissons,
Sous les herbes des prés qu'argente de rayons
La lune aux tons d'opale,
Près des insectes las d'avoir volé, chanté,
Dorment la libellule au thorax argenté,
La joyeuse cigale.

Vers le sol qui produit leurs beautés, leurs splendeurs,
La rose, la jonquille avec les mille fleurs
Abaissent leurs calices.
Dans un repos paisible elles vont recueillir
Leur parfum, leur éclat, pour nous en éblouir
Et faire nos délices.

Par des doigts délicats, les doux fruits savoureux
Aux tendres arbrisseaux, aux arbres généreux
Sont ravis en cueillettes.
Calmes après l'effort, avec leur front penché
Des troncs quêtent la sève au sol qu'ils ont jonché,
Nus comme des squelettes.

Après avoir joué tout le jour, les enfants
S'en viennent se blottir, folâtres, caressants,
Dans les bras de leur mère,
Qui les endort, heureuse, et le cœur plein d'espoir
En ces êtres chéris qu'elle aime tant revoir !
Ses trésors sur la terre !

Combien de mauvais pas et de sombres détours
L'homme, déjà lassé, trouve sur le parcours
Du chemin de la vie,
Devant lesquels souvent, faible, il reculerait,
Si pour l'encourager, l'aider il n'espérait
Trouver de main amie.

Comptant de voir encor reluire un gai soleil,
Il savoure un repos plus doux que le sommeil,
Dans le calme de l'âme,
Quand d'autres horizons s'ouvrent à ses regards :
De la reconnaissance, à ces tendres regards,
Il sent naître la flamme.

Augustin Lellis.

COURRIER DE PARIS



Il est singulier de voir comme l'affaire de Panama — qui menace de se prolonger indéfiniment — absorbe l'attention, absorbe, pourrait-on dire, toute la vie du pays. Le commerce est dans un marasme effrayant, de tous côtés ce ne sont que plaintes amères. Les distractions mondaines sont comme suspendues. Le carnaval, par exemple, s'est passé sans qu'il y eût d'autres bals masqués que celui de l'Opéra et de quelques établissements spéciaux, tels que le Casino de Paris, alors que les années précédentes on comptait par douzaines les soirées costumées du grand monde. Et c'est pour tout la même chose ; il semble que même les premières représentations théâtrales n'excitent pas autant d'intérêt que d'habitude, tant on s'occupe du spectacle unique qui se déroule devant les tribunaux et la commission d'enquête.

Cependant, il est un sujet encore qui passionne l'opinion publique : c'est le vol, et dame ! il y a de quoi. Le vol, de nos jours, redevient une histoire très compliquée, machinée comme un roman d'aventures, et assaisonnée en outre d'une pointe de "fin-de-sièclisme" d'une saveur fort piquante.

Le vulgaire cambrioleur qui se borne à fracturer une porte en l'absence des locataires devient bien vieux jeu. Il en est de même du voleur "à la tire" qui fait les porte-monnaies et les montres, dans les foules. Cela, c'est l'enfance de l'art. Nous avons mieux aujourd'hui, et nous en avons pour tous les goûts. Point de jour où les faits-divers ne nous signalent quelque variété nouvelle, de plus en plus ingénieuse, qui nous donne vraiment

une haute idée de l'intelligence de messieurs les *pick-pockets*.

Parlerons-nous de l'escroc classique, de l'élégant rastaquouère dont la tenue irréprochable et les manières distinguées inspirent confiance à tout le monde, si bien que le bijoutier, la fleuriste, tous les fournisseurs élégants lui livrent des marchandises à crédit, sur la foi du grand nom dont il se couvre ?

Non, ce genre-là est déjà banal, comme le vol à l'américaine. Celui-là consiste à attendre aux abords d'une gare quelque naïf voyageur arrivant de province. On lui offre de le guider, de lui faire voir toutes les beautés de la capitale ; on l'engage à se méfier des voleurs et même, pour plus de sûreté, à confier son magot à ses nouveaux compagnons — si dévoués ! Le gogo s'exécute, trop heureux d'être si bien défendu ; puis, à la première occasion, à la faveur d'un encombrement, ou sous prétexte d'aller acheter des cigares, on le perd et l'on file avec l'argent. Ce n'est pas plus difficile que ça, et le plus étonnant, c'est que cela réussit toujours.

Mais voici qui est plus intéressant : l'escroc qui exploite l'actualité. L'été dernier, par exemple, quand régnait à Paris la petite épidémie cholérique, dont on a fait tant de bruit, des messieurs très bien se présentaient chez les concierges pour voir s'il n'y avait pas lieu de désinfecter les maisons ou de faire des réparations nécessitées par l'hygiène. Ils trouvaient naturellement moyen de dresser des contraventions, parlaient de procès-verbaux, d'amendes, mettaient la peur dans l'âme aux malheureux "pipelets," puis enfin se radouciaient, laissaient entrevoir la possibilité d'une transaction. Si l'on consentait à leur verser, séance tenante, une certaine somme, ils ne diraient rien et tout resterait en l'état, ce qui éviterait de grands frais. Neuf fois sur dix, les concierges donnaient dans le piège et apprenaient, seulement après coup, qu'ils avaient été volés.

Nous avons eu récemment aussi l'escroquerie au mariage, pratiquée par une dame.

Cette aventurière, qui se donnait pour la veuve d'un riche Oriental, mettait dans les journaux mondains des annonces affriolantes, se disant jeune, jolie, possédant une belle fortune, et cherchant un mari dont la situation répondît à la sienne. Des propositions arrivaient, très sérieuses. On liait connaissance ; on se plaisait ; on engageait des pourparlers ; la dame se faisait offrir des bijoux de prix, toute sorte de cadeaux de grande valeur, puis, un beau matin disparaissait, pour recommencer le même manège avec une autre victime.

Elle a été prise et condamnée. Quand elle aura fini sa peine, elle recommencera, et elle réussira encore, soyez-en sûr, car rien n'égale l'ingéniosité des voleurs, si ce n'est la bêtise des gogos.

Cependant, quelquefois, avouons-le, les plus maladroits risquent d'être dupes, tant l'affaire est bien combinée.

Souvent aussi, ces messieurs ne craignent pas de recourir à la force. Il y a, dans cette catégorie, le vol à l'esbrouffe. Un individu avise dans la rue une dame portant à la main son porte-monnaie, ou bien un petit sac qui semble précieux, tant elle le tient avec recueillement. Il se met à courir, la bouscule, et d'un leste mouvement, pendant qu'elle est tout émue ou indignée, saisit l'objet convoité, et s'enfuit. Cela se pratique, bien entendu, en plein jour, dans les quartiers les plus animés, puisqu'il faut pouvoir se perdre tout de suite dans la foule.

Voilà qui peut s'appeler, selon le vieux cliché, un vol audacieux. Pas si audacieux pourtant que les deux "dévalisements" qui viennent d'avoir lieu, en plein jour aussi, et en plein Paris, à deux semaines d'intervalles à peine.

Le premier vol a été commis dans un hôtel particulier de l'avenue Marceau, appartenant au marquis de Panisse-Passis. Le propriétaire et sa famille étaient absents. La maison était gardée seulement par un ménage de vieux concierges. Un beau matin, arrivent une demi-douzaine d'individus. L'un, un monsieur d'une cinquantaine d'années, très bien mis, ceint d'une écharpe administrative, se donne comme le commissaire de police chargé, avec ses agents en bourgeois, de faire

une perquisition chez le marquis de Panisse, pour rechercher des papiers relatifs au Panama — toujours Panama ! — C'est la loi qui parle : il faut obéir. D'ailleurs, ces messieurs procèdent par intimidation, et, une fois maîtres des clefs, ils attachent sur des chaises les malheureux concierges qui perdent la tête, et sous leurs yeux, tranquillement, ils passent des heures à ouvrir les meubles, à prendre l'argenterie, les bijoux, les tableaux, les objets d'art. Ils les mettent dans des sacs, descendent les charger sur un fiacre, et l'opération enfin terminée, quand ils ont fait main basse sur tout ce qui leur convient, ils ramènent les concierges dans leur loge où ils les enferment, en leur intimant l'ordre de ne pas bouger jusqu'à ce que la police vienne les chercher, puis ils s'en vont sans être inquiétés.

La police — la vraie — a fait diligence : les principaux personnages de la bande, le "commissaire" entre autres, sont sous les verroux, et l'on a retrouvé une partie de l'argenterie.

Mais l'instruction de cette affaire est à peine commencée qu'en voici une autre non moins extraordinaire.

Aux Champs-Élysées demeure un M. Colasson. Il habite seul, sans domestiques, ne sort jamais, et ne s'occupe que de ses collections de curiosités qui ont, paraît-il, une grande valeur. Deux fois déjà, il a été volé, mais malgré ses soixante-douze ans, il ne craint rien, et compte sur son revolver pour le défendre.

Une nuit, tout récemment, deux individus escadèrent le mur, gagnèrent les dépendances, et de là pénétrèrent dans l'hôtel. Ils attendirent le petit jour, puis, avisant M. Colasson dans un corridor, se jetèrent sur lui, le baillonnèrent avec une serviette et lui lièrent les pieds et les mains. Tous deux vêtus comme des ouvriers, portaient des masques de velours noir. Ils sommèrent le vieillard de leur dire où était son argent. Ne pouvant lutter, il dut leur indiquer son coffre-fort. Alors ils dénouèrent le bâillon, pour qu'il pût respirer, prirent les clefs et mirent dans leurs poches tout ce qu'ils trouvèrent : quelques bijoux et vingt-cinq à trente mille francs en billets de banque. Puis ils partirent en recommandant à M. Colasson de ne pas bouger, sous peine d'être tué.

Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il put se traîner à la fenêtre et appeler au secours.

Que vous en semble ? Voilà, je crois, deux affaires qui valaient la peine d'être mentionnées et qui marqueront dans les annales du vol.

Elles sont assez intéressantes et curieuses pour qu'on me pardonne d'avoir fait, pour une fois, de mon *Courrier de Paris*, une histoire de brigands.

Jean Rival

SUR L'AMITIÉ

Il n'est pas d'amitié possible sans un caractère ferme et résolu ; les concessions lâches nous font perdre nos anciens amis sans nous en gagner de nouveaux.

* *

C'est comme une fatalité : ceux qui nous aiment sont éparpillés et s'ignorent ; mais nos ennemis et ceux qui nous veulent du mal se connaissent et sont réunis.

* *

On peut vivre toute sa vie par le sentiment et par la pensée avec celui-ci ou celle-là à qui l'on n'a jamais parlé librement un quart d'heure.

La librairie G. A. et W. Dumont a commencé la publication, sur papier de luxe, de nos principales chansons, sous le titre de *Chansons du peuple* ; prix, par la malle, 3 cents. Chansons publiées : *Les Rameaux, Noël, La Charité, Gourdilou à l'exposition, Le Petit Bleu, Vive la France, etc.*